LA VIE AU GRAND AIR

ABONNEMENTS :
PARIS..... 8 fr.
PROVINCE..... 9 fr.
ETRANGER..... 12 fr.

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.
Rédaction et Administration, 106, boulevard Saint-Germain, PARIS

1er Juin 1898. — N° 5.

(Cliché de Mme la Cse de Lestrade.)

Cte ARNOLD DE CONTADES.
(Cliché du Bon d'Houdemare.)

ÉQUIPAGE OLRY : FORÊT DE COMPIÈGNE
(Cliché de Mme L. Binder-Mestro.)

CHASSE EN FORÊT DE BONNELLES.
(Cliché de Mme la duchesse d'Uzès.)

LE MATIN AU BOIS.
(Cliché de M. Carle de Mazibourg.)

CHASSE EN FORÊT DE BONNELLES.
(Cliché de Mme la duchesse d'Uzès.)

(Composition de Lucien Faure.)

A PROPOS DE L'EXPOSITION DU PHOTO-CLUB : PHOTOGRAPHIES D'AMATEURS. (Voir p. 59.)

Source gallica.bnf.fr / Musée Air France

Mes Trois Courses Bordeaux-Paris

Par Gaston RIVIERRE

Il est toujours désagréable de parler de soi. Si l'on se vante, cela passe pour orgueil naïf; si l'on se critique, cela passe pour orgueil raffiné. Tâche difficile! Allons-y pourtant, puisqu'on m'a affirmé que je pourrais dire des choses intéressantes. Je promets, en tout cas, de les dire en toute sincérité! Puisse le public y trouver une excuse.

J'ai couru Bordeaux-Paris quatre fois : en 1893, en 1896, en 1897, en 1898. En 1893, sans entraînement, je finis premier de la catégorie des routiers, en un peu plus de 30 heures; en 1896, je fis *dead-heat* avec Arthur Linton, après une arrivée des plus contestées, et battant Marius Thé, Cordang, Carlisle, Neason. En 1897, je finis premier sans conteste, battant Cordang et Meyer. Cette année enfin, je viens de battre Garin, Robl et Bertin.

LE CRITÉRIUM DES ENTRAINEURS. A VERSAILLES : M. R. DE KNYFF AVANT LE DÉPART.

SUR LA PLACE D'ARMES.

Je ne m'en fais pas accroire pour cela. Je n'en estime pas moins mes rivaux. Je prie simplement qu'on m'excuse, si, en parlant de la course légendaire qui m'a procuré tant de joies et de succès, je prends un peu l'accent d'amour de quelqu'un parlant d'une femme aimée.

Bordeaux-Paris, c'est un peu de moi-même. C'est un peu de gloire et de triomphe que j'ai laissé sur mon chemin. Et quel homme n'en parlerait avec un peu de larmes dans la voix?

MON DÉBUT : 1896.

Passons sur ma course de 1893. Le public n'aime guère s'attarder aux choristes. Cette année-là les ténors qui firent le *solo* furent Cottereau et Stéphane. Moi, je menai le chœur, honorable mais obscur, des routiers. C'est cependant cette année-là que je fis connaissance avec la route. C'est à coup sûr, la course la plus méritoire que j'y fournis.

Mais ce n'est qu'en 1896 que je sortis des rangs des choristes. Ah! cela avait été long. J'avais d'abord fait les troisièmes rôles, derrière Lesna et Thé, en 1895; puis un beau jour, l'envie me prit d'être dans les premiers. Dans Lyon-Paris-Lyon j'avais battu les records de 500 et de 1000 kilomètres. Puis à Bordeaux, partant en outsider, derrière Lucas, j'avais bel et bien mis à mon actif le record de 24 heures sur piste.

Ce printemps de 1896, j'avais battu, autour de Tours, les records, de 6, 12 et 24 heures sur route.

Que diable! à moins d'être manchot, je devais faire figure dans Bordeaux-Paris.

Et je m'engageai.

Si j'avais l'habitude de me plaindre de la guigne, je constaterais que j'avais mal choisi mon année. Jamais course sur route ne réunit de tels hommes. Il y avait là, avec moi : Fischer, le vainqueur de Paris-Roubaix, l'homme peut-être le plus extraordinaire qu'on ait jamais vu sur la route; Arthur Linton, qu'il suffit de nommer; Marius Thé, qui passait pour le meilleur routier avec Lesna; Cordang, dont j'aurai aussi à parler; Neason, Carlisle : toute une bande, enfin! on n'a jamais revu ça.

J'avais fait, après mes 24 heures sur route, toute la route Bordeaux-Paris en compagnie de Girardot. L'infortuné y avait même laissé cinq bonnes livres de sa graisse. J'étais prêt, bien outillé, et ce fut d'un pas tranquille que je me rendis au départ, qui se donnait à midi.

Je n'ai jamais aimé marcher à l'aveuglette, au hasard des efforts, et j'avais fait, comme toujours, un tableau de marche. Au départ, Linton, Fischer, Thé et Cordang partirent comme s'ils n'allaient qu'à Libourne. Je revois encore Cordang — inconnu à l'époque — piler comme un sourd avec ses 5 mètres de multiplication derrière Linton et Fischer.

Je fus « plaqué » en cinq sec! Je rejoignis pourtant mes quatre gaillards à Libourne. Linton et Fischer commençaient à se regarder du coin de l'œil. Ils se guignaient. Un peu après Libourne, mes quatre enragés me laissaient sur place. J'avais beau réfléchir que nous n'étions pas encore à Paris, j'étais littéralement « baba ». Du reste, Linton et Fischer filaient si bien que jusqu'à la moitié du parcours, ils ont établi des records qui ne sont pas encore battus.

Vers Guitres je rejoignis le dernier, Cordang, qui se colla à ma roue jusqu'à Montguyon (62 kilomètres).

De Montguyon à Angoulême, je vis, sur la route, Marius Thé, le bon Marseillais, qui filait devant moi. A Angoulême, je le rejoignis : « Coquéin de sort, me dit-il, en parlant des deux autres, ils ont le diable dans le vintre! »

Après Angoulême je lâchai Thé dans une côte : ça allait trop vite, pardié!

Mais, toujours pas de nouvelles de mes deux gaillards. A Couhé-Vérac seulement (200 kilom.). j'appris que Fischer était tombé en passant sur un chien et qu'il avait abandonné. Aujourd'hui, je le regrette, mais dame, à ce moment-là, ça me fit plaisir, bien que je n'osais y croire.

La nouvelle me fut cependant confirmée à Poitiers, et me voilà lancé à la poursuite de Linton.

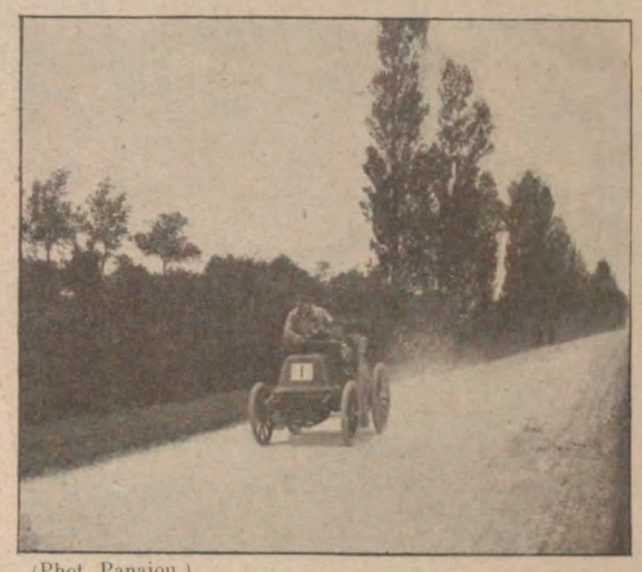
Suivant mon habitude d'éclairer ma route, j'avais des quadruplettes en avant. Un peu avant Sainte-Maure on vint m'apprendre que Linton était seul sur la route, sans entraîneurs, et qu'il s'en allait cependant bon train vers le nord, avec cette admirable ténacité qu'on lui connaît.

Soudain, vers 10 heures du soir, au haut d'une côte on m'avertit. Linton est là à 200 mètres, et, effectivement, sur la route éclairée par la pleine lune, je le vois comme une tache bleuâtre, avec des allures fantastiques.

Attention! il faut arrêter le plan de bataille. Il faut dépasser l'homme sans qu'il puisse nous suivre, car je le connais : s'il tient ma roue, il ne la lâchera plus jusqu'à Tours, où l'attendent des triplettes fraîches.

Ma quadruplette file devant moi, sans bruit. Je la suis. Derrière moi, Monachon, mon suiveur. Derrière lui, mon tandem éclaireur. Si Linton colle à lui, il se laissera décoller lui-même, et Linton sera lâché.

Pff! nous avons croisé Linton. Le coureur gallois, le nez sur son guidon, triste, isolé sur cette route, avait à peine levé la tête que nous étions loin. Alors, en nous tournant, nous le voyons se dresser sur la route toute blanche. Il lève les



(Phot. Panajou.)

M. RENÉ DE KNYFF SUR LA ROUTE, UN PEU AVANT BORDEAUX.

mains au ciel, un cri s'élève dans la nuit, rauque, et qui nous fait mal au cœur. Il nous a maudits!

Il faut vaincre! A toute allure, nous filons sur Tours. Stupéfaction au contrôle... Acclamations, car depuis mon record des 24 heures, les braves Tourangeaux me sont sympathiques.

Puis c'est la route qui suit la Loire, plate et belle, les folles vitesses. Tout n'est pas rose, pourtant. Mes entraîneurs et moi nous crevons tous, et je dois à mon tour faire 20 kilomètres seul.

Dans une côte, après Blois, je vois dans un fossé Charron et Van Marcke, qui pilotent une marque rivale de la mienne, couchés dans un fossé. Ils regardent si je ne me fais pas tirer. Touchante confiance!

Puis je perds mon chronomètre avant Orléans. A Orléans, je me sens course gagnée, Linton a trop de retard; et je finis le parcours en amateur, grave faute qui ne m'est plus arrivée depuis. J'avais bien pris la précaution de laisser des entraîneurs en arrière, mais le hasard devait annihiler tout cela. Fruchard et Dejoie à tandem remplissaient ces fonctions et devaient partir devant me prévenir s'ils voyaient Linton. Soudain en haut d'une côte, comme ils se baladaient, joyeux et guillerets,

(Phot. Panajou.)

A BORDEAUX : ON ATTEND M. RENÉ DE KNYFF.

(Phot. Panajou.)

M. MAURICE MARTIN. M. JOURNU.

M. RENÉ DE KNYFF, VAINQUEUR DU CRITÉRIUM DES ENTRAINEURS (579 KIL. EN 15 H. 15 M. 31 S.).

une trombe de trente personnes passe devant eux, et, au milieu, une loque humaine dont la machine embardait terriblement sur toute la largeur de la route. C'était Linton !

Ils veulent partir. Crac ! ils cassent une pédale !

(Phot. Panajou.)

M. RICHARD SUR SA VOITURE MUNIE DE *pneus Vital-Bouhours.*

Ils voient Linton tomber dans la côte opposée qu'il monte à pied. Néanmoins ils ne peuvent jamais le rejoindre !

Ignorant tout cela, je descendais tranquillement la côte de Suresnes. A Versailles, j'avais su mon avance sur Linton à Étampes. Tout allait bien. Soudain, j'entends de grands cris, je me retourne, un groupe paraît derrière moi au tournant, cinquante entraîneurs au moins, et au milieu un homme, comme ivre, mais filant ainsi qu'un météore.

Tonnerre du sort ! C'était Linton ! mon sang ne fit qu'un tour.

« Ah mince ! criai-je, d'où sort-il celui-là ? »

J'avoue qu'à ce moment, dans l'impression de ma stupéfaction, dans l'énervement, je crus que Linton avait été tiré par ses entraîneurs.

Aujourd'hui, de sang-froid, je reconnais l'erreur de mon jugement et je porte mon admiration et mon respect à l'homme qui a fait dans Bordeaux-Paris l'effort le plus surhumain que je connaisse.

Mais au bas de la côte de Suresnes, j'avais d'autres chats à fouetter ! Quelle ne fut donc ma surprise en voyant, au bas du pont, Linton se tromper de parcours et prendre la rive droite en traversant le pont. Quelqu'un en lui voyant faire cette faute lui cria en anglais : « Vous allez être disqualifié. » Linton s'arrêta, voulut virer sur le pont et tomba. Il fut remis en machine et repartit sans savoir comment.

On connaît le reste, les discussions, notre classement dead-heat, bien que Linton eût fini premier.

Arrêtons-nous là. Je voudrais, si Linton était encore vivant, lui dire combien je suis heureux qu'il ait eu sa part au triomphe ; l'héroïque garçon n'a pas, aujourd'hui qu'il est mort, de plus fervent admirateur que moi.

L'AUTOMOBILE EN 1897.

Ma saison 1896 avait été complète. J'avais gagné le Bol-d'Or et battu les 24 heures sur piste. Je voulu cette fois gagner Bordeaux-Paris sans conteste. Quelque temps auparavant, je fis une petite promenade de santé dans Paris-Roubaix, tout allait bien : donc go pour Bordeaux-Paris !

Mais comment allais-je être entraîné ? J'eus l'idée de me faire entraîner par une voiture automobile. J'avais fait à l'entraînement de nombreuses balades avec Girardot, qui m'accompagnait en voiture, et j'avais remarqué que lorsque je collais à sa voiture j'éprouvais bien moins de fatigue. La voiture allait vite, elle allait longtemps. Si je me faisais entraîner par une voiture ? d'autant plus que je savais ne pouvoir disposer que de 70 hommes pour ma course, tandis que Cordang, mon grand rival, devait en avoir 160.

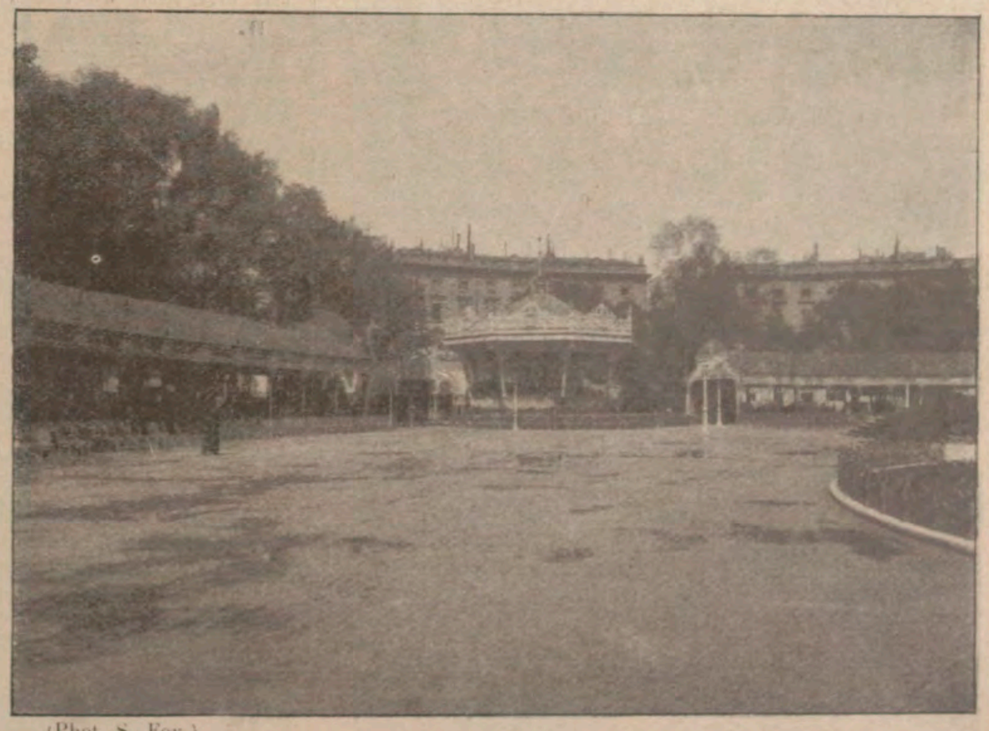
Girardot me présenta à l'excellent sportsman qu'est M. de Knyff, qui avait une voiture des plus vites et des plus régulières, et il fut convenu qu'en plus de mes entraîneurs, M. de Knyff avec Girardot me prendraient à Tours pour me ramener jusqu'à Paris s'il était possible.

Quelques jours avant la course — je m'en souviens encore — M. de Knyff me dit devant Girardot et Charron : « Rivierre, je veux bien vous entraîner avec ma voiture, mais je tiens à vous avertir d'une chose : vous connaissez ma situation dans le monde sportif et je veux qu'avant de partir, vous me juriez que vous n'essaierez pas de vous accrocher à ma voiture, car je ne voudrais pas être accusé de prêter les mains à une supercherie quelconque. »

Je protestai que, n'ayant jamais agi ainsi, je ne voulais pas commencer, et l'affaire fut conclue.

Le départ eut lieu à 6 heures du soir. Je partis très vite, lâchant tout le monde, sauf Meyer. Cordang nous rejoignit à Libourne. Il était entraîné par la fameuse triplette Cabaillot. Nous lâchâmes bientôt Meyer. Puis 30 kilomètres avant Angoulême, nous commençâmes à rencontrer sur la route des troupeaux qui se rendaient à la foire. J'eus peur. Je ralentis. Cordang fila tant qu'il put. La guigne semblait, d'ailleurs, me poursuivre. A Angoulême, je tombai et me blessai si gravement que je faillis abandonner. Puis, à Vivonne, ma triplette piqua une tête dans un abreuvoir ! Néanmoins, je repartis et dès lors ne perdis plus guère sur Cordang jusqu'à Sainte-Maure. De Sainte-Maure à Tours, je me baladais pour arriver frais derrière l'automobile de M. de Knyff. Une fois derrière, me disais-je, je rattraperai vite Cordang.

Après Tours, en effet, nous partîmes à 40 à l'heure. La voiture, conduite par M. de Knyff-Girardot, filait à merveille. Néanmoins, je ne rat-



(Phot. S. Foy.)

L'ESPLANADE DES QUINCONCES, A BORDEAUX, OU A EU LIEU L'EXPOSITION D'AUTOMOBILES.

(Phot. Panajou.)

MGR. LESCOT PRÉSIDANT LE JURY DU CONCOURS D'ÉLÉGANCE AUTOMOBILE.

(Phot. Panajou.)

VUE DE L'EXPOSITION

(Phot. Panajou.)

M. ESCARRAGUEL ET MGR LESCOT.

(Phot. Panajou.)

LE DÉFILÉ DEVANT LE MONUMENT DES GIRONDINS.

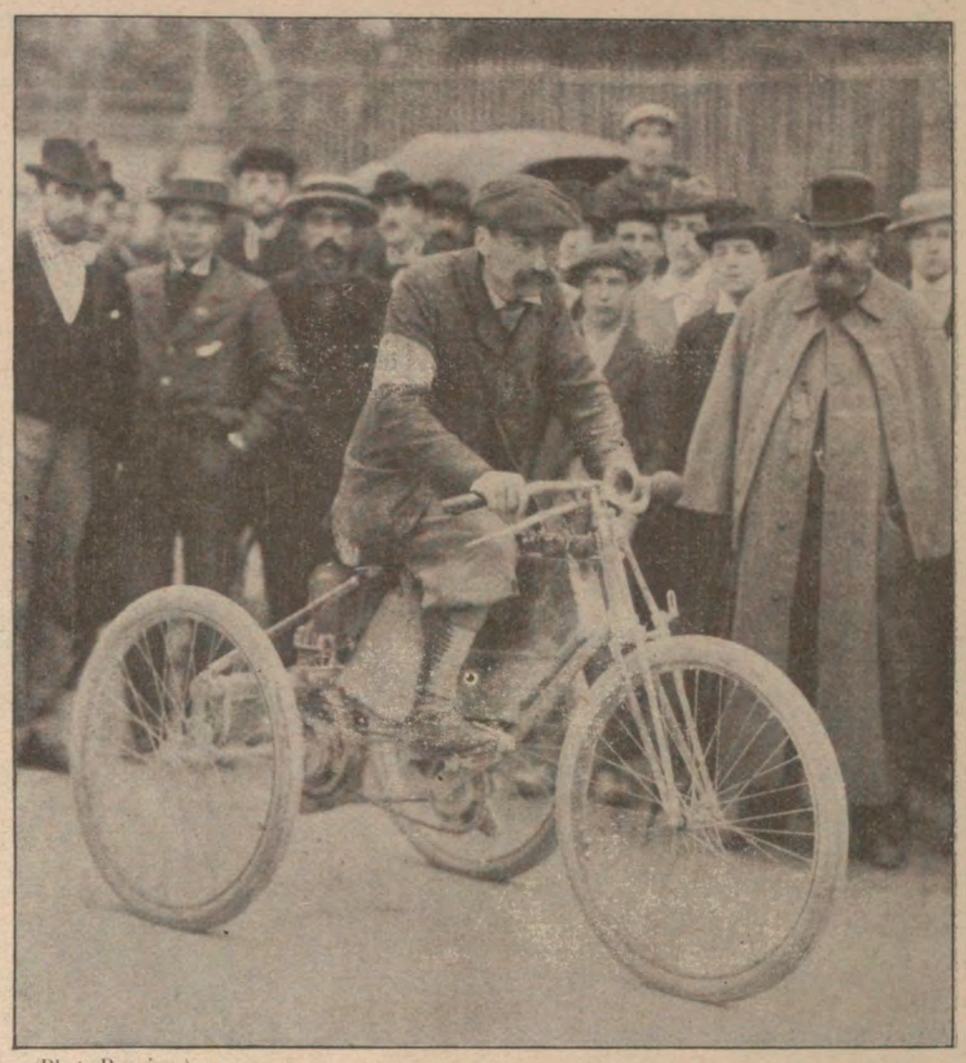
trapais presque rien sur Cordang, qui avait une demi-heure d'avance. J'étais stupéfait. Je m'informe, et j'apprends que Cordang avait, lui aussi, son automobile, celle de Charron, et qu'il filait devant moi à toutes pédales.

Avoir inventé de coller derrière une voiture et en être victime, c'était la guigne !

Nous rattrapâmes néanmoins un peu jusqu'à Orléans, où nous apprîmes que Charron s'était arrêté. Cela me redonna du cœur. Il fallait rattraper Cordang ! Nous filâmes à toute allure, et enfin, un peu avant la côte de Saclas, nous vîmes cet insaisissable Cordang que je poursuivais depuis 400 kilomètres.

M. de Knyff me fit descendre la côte de Saclas à une allure insensée. La quadruplette qui entraînait Cordang, en nous entendant venir, eut peur et les hommes entrèrent dans le fossé. Cordang happa ma roue au passage et commença à dégringoler dernière moi.

Il fallait le lâcher, je ne me souciais pas de l'emmener avec moi à Paris. Il était furieux, du reste, et collait avec rage à ma roue.



(Phot. Panajou.)

CORRE, LE VAINQUEUR DE LA CATÉGORIE DES MOTOCYCLES SUR SON TRICYCLE MUNI DE PNEUS *Vital-Bouhours* (579 KIL. EN 18 H. 38 M. 10 S.).

En course, il ne faut jamais perdre la boule. Chacun pour soi. Cordang avait eu au début les meilleures équipes et m'avait lâché. J'avais la voiture. A moi d'en profiter.

Il y a derrière une voiture en marche un triangle de protection, qui est environné d'une véritable trombe d'air. Si l'on colle près de la voiture, il y a encore derrière vous place pour un homme bien abrité. C'est là qu'était Cordang.

Aussi je me fis peu à peu décoller par ma voiture, jusqu'à ce que, au courant d'air, je sentis que j'étais au sommet du triangle. Cordang était en plein dans le vent.

Au bout d'une minute Girardot me cria : « Courage mon vieux, Cordang n'est plus là ! »

Le Hollandais s'était, en effet, relevé, et déjà, il n'était plus qu'un point sur la route.

Je vous prie de croire que le reste de la route fut vite fait. Je me méfiais d'un retour à la Linton.

A Étampes, je signais en 9 secondes, un vrai record, et Cordang, qui avait trouvé peu après la voiture de M. Gilles Hourgière eut beau se trémousser, il finit à 17 minutes derrière moi.

MA TROISIÈME.

Un bon proverbe dit que deux ne vont pas sans trois. Il s'est trouvé être exact pour moi. Je ne le conseillerai pas pourtant à ceux qui gagneront Bordeaux-Paris.

Mon plus rude adversaire de cette année devait être Garin. Garin a gagné deux fois Paris-Roubaix et Paris-Cabourg, et Paris-Royan. Il ne lui manquait que Bordeaux-Paris. Moi je tenais à ma course.

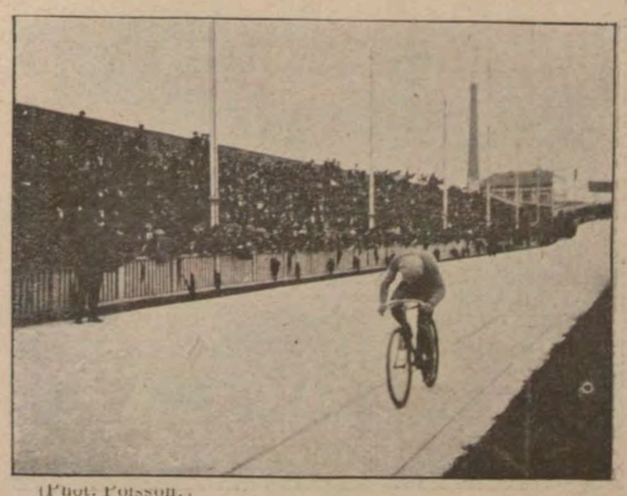
(Phot. Poisson.)

ARRIVÉE DE RIVIERRE AU VÉLODROME.

(Phot. Panajou.)

GASTON RIVIERRE.

Le gagnant de Bordeaux-Paris, sur une bicyclette sans chaîne *Oméga*.



(Phot. Poisson.)

RIVIERRE FAISANT SON TOUR DE VÉLODROME A L'ARRIVÉE DE BORDEAUX-PARIS.

(Phot. Panajou.)

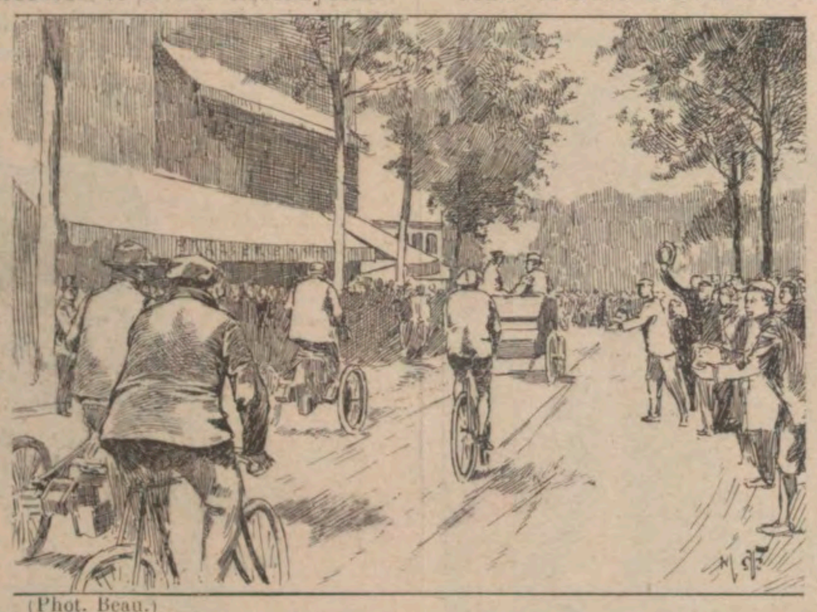
LE DÉPART DU PONT DE LA BASTIDE A BORDEAUX.

Nous allions jouer au roi détrôné, sans aucune ambitieuse allusion.

Tous deux d'ailleurs, nous avions confié nos chances à des automobiles et à des motocycles. Tous deux, tour à tour, nous allions être laissés en plan et nous devions nous débattre au petit bonheur d'une rencontre heureuse. J'abrégerai d'ailleurs les détails de cette course, ils sont encore dans toutes les mémoires.

Qu'il me suffise de dire que c'est encore une fois en M. de Knyff que j'avais mis ma confiance. Hélas! poursuivi par la guigne, M. de Knyff devait, le regret au cœur, j'en suis sûr, abandonner sa tâche au tiers de la course.

J'avais, cette fois, résolu de mener la course de bout en bout, de conserver la tête et de ne plus être rejoint. J'avais une voiture vite, et me sentais bien en jambes, il fallait en profiter. Effectivement, je fus en tête dès Libourne et, au trentième kilomètre, j'étais loin devant. Crac! M. de Knyff crève un pneu. Il me dit de filer devant seul. Je pars, et peu après, je suis rejoint par Bertin qui filait derrière la voiture de Charron. Tout comme Cordang, je happe la roue de Bertin et colle en seconde position, tandis que Charron augmentait la vitesse, et criait à Bertin : « Tiens bon! Rivierre décolle. »



(Phot. Beau.)

RIVIERRE AU PONT DE SURESNES.

Mais comme Bertin collait très près de sa voiture, je suivais, le sourire sur les lèvres, en disant à Charron : « Tu vas voir si je décolle. » Un peu avant Montguyon, Charron, dont une tête de bielle de sa voiture chauffait, dit à Bertin : « Passe devant, je te rattraperai », et nous voilà partis sur la route, Bertin et moi, par une de ces nuits noires à ne rien voir devant nous.

Tout à coup des coups de trompe dans la nuit. Des fanaux s'avancent derrière nous. Qu'est-ce? Ce n'est pas Charron, car nous apprenons qu'il vient de casser une de ses roues, c'est M. de Knyff et Girardot, c'est ma voiture. Mais qui est-ce derrière? Cré non de non! c'est Garin! et c'est ma voiture qui me l'a ramené. Voilà qui n'est pas drôle!

Je reprends ma place derrière ma voiture, et, derrière moi, j'entends Bertin et Garin qui se battent à grands coups de poing pour coller à ma roue. Le tout à cinquante à l'heure!

A Angoulême, M. de Knyff prend de l'essence, je file devant, avec Corre, à tricycle.

M. de Knyff me rejoint, et vers Ruffec nous rejoignons — bonté du sort, quelle veine! — la voiture de M. Balaceano.

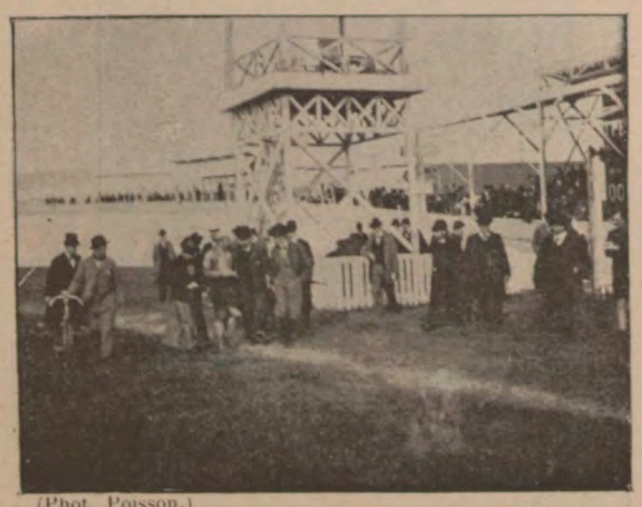
Puis il pleut. Nous nous vautrons dans la boue! Cahin-caha pourtant, nous arrivons à Orléans.

Antony m'y prend avec une voiture, et je laisse M. Balaceano, si dévoué, si bon, si sportsman. A Limours, je trouve M. Hourgières, qui m'amène à Paris.

Je ne voudrais point conclure sans demander pardon aux lecteurs de *la Vie au grand air*, d'avoir été si long.

Mais quoi! c'est un peu ma vie que je leur raconte, et l'on se prend toujours à bavarder sur soi !...

GASTON RIVIERRE.



(Phot. Poisson.)

GARIN APRÈS SA DESCENTE DE MACHINE.

Nos Concours bi-mensuels

CONCOURS N° 2.

(*Photographie.*)

Le temps n'ayant guère été favorable à la photographie depuis l'ouverture de notre concours, nous en reculons la clôture sur la demande de bon nombre de concurrents, au 15 juin.

Nous accepterons donc les envois de nos lecteurs jusqu'au 15 juin. Les résultats seront publiés dans le numéro du 15 juillet.

Voir dans nos précédents numéros le règlement de ce concours.

CONCOURS N° 5.

(*Plébiscite.*)

Le succès de notre premier plébiscite sur les sports les plus en honneur dans notre pays nous engage à organiser un deuxième concours dans le même genre.

Il s'agit cette fois, de

NOMMER PAR ORDRE DE PRÉFÉRENCE LES DIX DÉPARTEMENTS OU IL EST LE PLUS AGRÉABLE DE FAIRE DU TOURISME.

Chaque concurrent devra nous adresser une liste de ces départements, la signer, y joindre son adresse exacte et nous envoyer sa réponse avant le 18 *juin.*

Pour distinguer le gagnant, nous procéderons exactement comme pour le vote par scrutin de liste. Chaque fois qu'un département sera nommé sur une de ces listes, il sera couché sur une liste générale. *Le département qui aura été nommé le plus de fois sera le premier sur la* liste definitive *et ainsi de suite jusqu'au dixième département.*

Il ne s'agira plus ensuite que de trouver la liste *qui se rapprochera le plus de* cette liste définitive.

Son auteur recevra

CINQUANTE FRANCS EN ESPÈCES

s'il est simplement lecteur de la Vie au Grand Air, *ou une somme de*

CENT FRANCS

s'il est inscrit sur le registre de nos abonnés.

De plus, les quatre concurrents qui seront classés après le premier auront seuls le droit de concourir dans le

CONCOURS D'HONNEUR

qui aura lieu à la fin de l'année et dont le premier prix sera un objet de sport d'une réelle valeur.

CONCOURS N° 4.

Nous publierons dans notre prochain numéro les résultats de ce concours. Nous avons reçu plus de 500 réponses.

NOS COURSES DE PATINS-BICYCLETTES

Les engagements nous sont parvenus des plus nombreux pour notre meeting du dimanche 19 juin. On peut compter dans chaque course sur un champ de partants très honorable. Pour un sport qui nait à peine, c'est un succès inespéré.

Nous donnerons dans notre prochain numéro les détails ultimes et le programme complet.

Nous publions le règlement une dernière fois :

ART. I. — Les courses auront lieu autour de Longchamp dans la matinée du dimanche 19 juin.

ART. II. — Elles auront lieu sous les règlements de l'Union des sociétés françaises de sports athlétiques, c'est-à-dire que nul ne pourra y prendre part s'il n'est reconnu amateur par cette fédération.

ART. III. — Les épreuves se décomposeront comme suit :

A. *Championnat de vitesse, 300 mètres.*

B. *Handicap sur un tour de Longchamp.*

C. *Championnat de fond, deux tours de Longchamp.*

D. *Course mixte* (*c'est-à-dire que les concurrents pourront se faire tirer, soit au moyen d'une corde, soit avec le secours d'une canne, par des équipes de tandem ou de triplettes*).

ART. IV. — Mille francs de prix en objets d'art seront décernés.

ART. V. — Il ne sera pas perçu de droit d'entrée.

ART. VI. — Les engagements sont reçus dès aujourd'hui et seront clos le 15 juin à minuit. Prière d'indiquer la ou les courses dans lesquelles on désirera s'engager.

ART. VII. — Le comité sera choisi parmi les membres de l'U. S. F. S. A. et de la presse sportive.

LA DIRECTION.

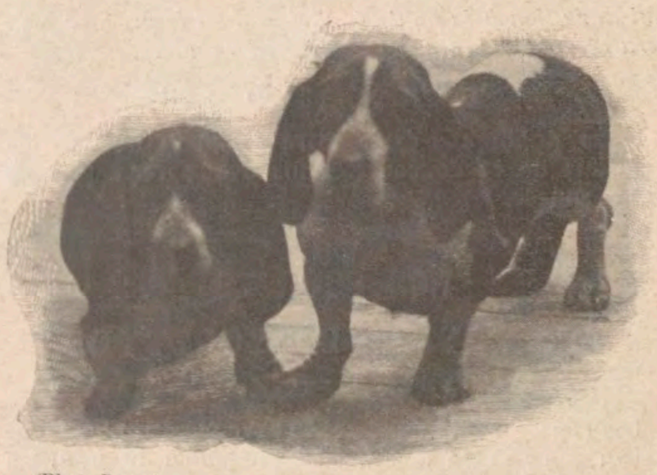
L'EXPOSITION CANINE DE PARIS

Sur la terrasse de l'Orangerie des Tuileries, du 18 au 25 mai, vient d'avoir lieu l'exposition canine annuelle organisée par la Société centrale pour l'amélioration des races canines en France, dont le président est le sympathique prince de Wagram.

(Phot. Beau.)

CAMARADE 1er
CHIEN DE BERGER APPARTENANT A M. SAURET.

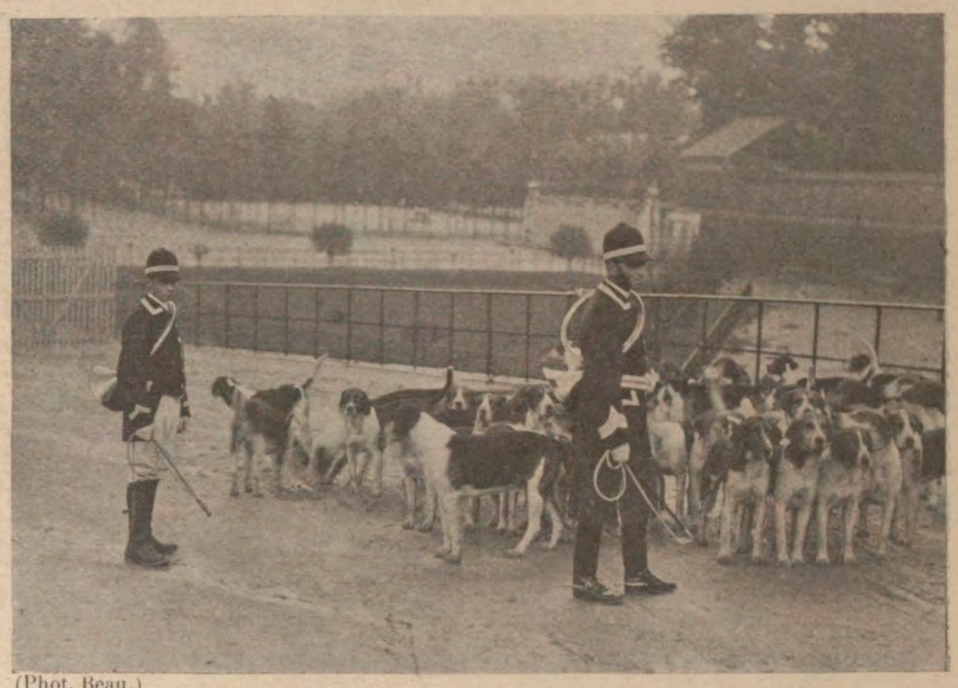
La Société centrale pour l'amélioration des races canines en France étant seule à organiser des expositions à Paris, celle de cette année, comme les précédentes, du reste, a été forcément réussie,



(Phot. Beau.)

CANARI ET BELLE ÉTOILE
BASSETS APPARTENANT A M. PINEL.

et cependant les 1 200 chiens venus à la conquête des prix et des médailles ne représentaient certes pas la majorité des beaux chiens de notre élevage français. On peut dire, néanmoins, qu'aux Tuileries toute l'espèce « chien » était représentée avec ses inégalités de condition, qui parodient si admirablement notre humaine société; les chiens prolétaires: chiens de bergers ou de bouviers, races utiles et si intelligentes ; les chiens de bourgeois, bons dogues ou bons montagnards de garde ; les chiens nobles, beaux limiers des meutes triomphantes, pointers et setters soignés à l'égal des pur sang de courses, mais qui ne le cédent en rien à nos bons vieux braques ou épagneuls de chasse: les chiens de salon, chiens mignons, véritables poupées vivantes qu'on croirait créées pour l'unique distraction de nos jolies mondaines; les chiens comestibles, tel ce superbe chow-chow du peintre Mérite, voire les chiens de théâtre, espèce représentée par les deux élégants sloughis de M A. Carré, qui doivent figurer prochainement sur la scène de l'Opéra-Comique.



(Phot. Beau.)

MEUTE DE FOX HOUNDS (1er PRIX)
A M. PRAT CAUVIN.

Le nombre et la variété des chiens sont en quelque sorte prodigieux; partout on rencontre le chien, la plus belle conquête que l'homme ait jamais faite, n'en déplaise à M. de Buffon, car il n'est pas d'animal que l'homme ait aussi complètement façonné à sa guise que ce modeste et dévoué

(Phot. Beau.)

ORLOFF II
LEVRIER RUSSE APPARTENANT A M. BONNET.

serviteur qu'est le chien, depuis le chien de berger jusqu'au plus bâtard de nos chiens d'arrêt.

Les meutes sont toujours un des clous de l'Exposition canine de Paris; cette année, il y en avait vingt-trois, ce qui représente un joli chiffre; parmi celles-là, citons : la meute de bassets griffons vendéens de M. Gouraud, qui a remporté le prix d'honneur du Président de la République; celle de daschunds du prince d'Arenberg, qui n'en est plus à compter avec ses succès et qui était classée hors concours; de griffons nivernais à M. Marcel Picard, de bâtards anglo-poitevins à M. Guillaume Laveissière, de saintongeois à M. de Bejarry, de fox hounds à M. G. Trancart, d'autres à M. Prat-Cauvin — à en juger par les trophées qui garnissaient le chenil de cette dernière, que de prises de sangliers ces braves toutous ont dû faire pendant la dernière saison ! — des beagles-harriers au comte de Tracy, des beagles tricolores à M. Orillard, d'autres au comte de Montal; des briquets d'Artois à M. Mallart, des briquets griffons au marquis du Bourg, des bassets d'Artois au marquis des Reaulx, au comte de Pas, à M. Verrier, d'autres bassets encore au vicomte de Villebois-Mareuil, à M. Geoffroy-Saint-Hilaire, etc., etc.

Et tous semblaient impatients de regagner la campagne pour continuer leurs prises cynégétiques, qu'ils préfèrent certes à la plus belle des médailles.

Les chiens d'arrêt ont brillé particulièrement cette année, et surtout — c'est une constatation qui doit réjouir les chauvins — dans les races françaises; le jury, du reste, quoique très anglophile, n'a pu s'empêcher d'attribuer le prix d'honneur des chiens d'arrêt à des braques du Bourbonnais, cette bonne vieille race indigène qu'un consciencieux éleveur, M. Lafosse, a su régénérer.

(Phot. Beau.)

DINAH
DOGG DE BORDEAUX APPARTENANT A M. SAUDRET

Voici encore des braques Dupuy, des Saint Germain blancs et oranges, tout à fait élégants, des braques d'Auvergne et de l'Ariège, des épagneuls français et de Pont-Audemer qui valent tous les

(Phot. Beau.)

BOCK
BULL-DOG, APPARTENANT A M. MAUNAT.

(Phot. Beau.)

SECOND ATTENUPT (1er PRIX). — LADY SALVO (1er PRIX)
BULL-DOG A M. ROGER CHARLES.

setters d'Angleterre, des griffons à la tête si douce et si intelligente.

En face, voici les Anglais, pointers au nez toujours en éveil, setters, laveracks, gordons et irlan-

LE CHIEN CYCLISTE DU NOUVEAU CIRQUE. (Voir page 62.)

dais et toute une série de spaniels, Clumber, Sussex, Coker, etc., qui arrivent des quatre coins de la France, la plupart ayant déjà remporté des prix dans les fields trials.

Epreuves en plaine sur du gibier qu'on ne tue pas, épreuves que je ne puis mieux comparer qu'à

FLEPPE (1er PRIX). BERGER RUSSE A M. ROMAIN VANDENABEELE.

des courses de chevaux, utiles sans doute à l'amélioration de la race, mais dont les vainqueurs font, la plupart du temps, un piètre service dans une petite chasse bourgeoise.

Ces *fieldtrialers*, comme on les appelle, sont certainement de bons chiens, mais combien je leur préfère, et d'autres avec moi, nos bons braques français qui savent rendrent la chasse agréable et faire tuer du gibier!

PAUL MÉGNIN.

LE CHIEN FOOTBALLER DU NOUVEAU CIRQUE. (Voir p. 62.)

LE DUEL AU SABRE

L'escrime au sabre se développe en ce moment d'une façon considérable. La semaine dernière la Société *le Sabre*, de formation toute récente, donnait un grand assaut; une Académie de sabre est en passe de se constituer, elle l'est même déjà.

Nous réservant de traiter, dans un autre article, la question de l'« escrime au sabre », je veux parler aujourd'hui seulement du « duel au sabre ». Et d'abord: *le sabre est-il une arme légale de duel?*

(Phot. Boisdon.)

UN DUEL AU RÉGIMENT : REMISE EN GARDE.

Le comte de Chateauvillard reconnait le sabre comme arme légale de duel, mais il ajoute que le sabre, qui peut toujours être imposé à un officier en activité de service ou en retraite, demeuré valide, bien entendu, peut toujours aussi être refusé par un civil.

Dans son *Code du duel*, le comte du Verger de Saint-Thomas, au contraire, accorde à l'offensé le droit de choisir le sabre si cela lui convient.

M. Tavernier dit que le sabre n'existe comme arme de duel qu'à titre exceptionnel, que cette arme ne peut jamais être imposée à un civil, qu'elle peut l'être seulement par l'offensé à un militaire servant ou ayant servi dans la cavalerie.

(Phot. Boisdon.)

FEINTE A LA JAMBE ET A LA TÊTE.

La raison de cette restriction provient de ce que le sabre étant l'arme même des cavaliers, ceux-ci seraient mal venus à récuser une arme qui leur est imposée dans les duels au régiment.

Et encore chez nous, maintenant que le service militaire est pour beaucoup réduit à une année, pendant laquelle on ne prend pas dix leçons de sabre, il faut, en somme, croyons-nous, et c'est d'usage constant, un consentement mutuel pour se battre au sabre; d'autant que, depuis 1889, le duel au sabre n'est plus en usage, de par une circulaire de M. de Freycinet.

Ajoutons, du reste, que le duel au sabre est en quelque sorte moins propre que le duel à l'épée. Les coups de sabre laissent souvent des sillons sanglants sur la figure, et beaucoup préfèrent recevoir un coup d'épée qui les tiendra peut-être six mois au lit, mais ne se verra pas, à être défigurés même par un coup de sabre.

Les préliminaires de la rencontre, le choix du terrain sont à peu près les mêmes que dans le duel à l'épée.

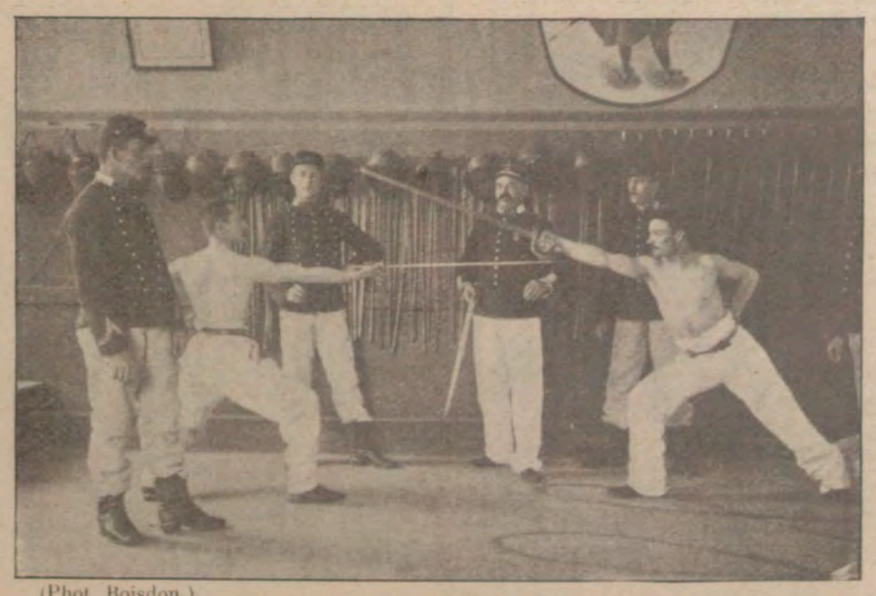
Les adversaires sont placés face à face à une distance telle, qu'étant fendus, les pointes des sabres se touchent. Au commandement de « Allez, messieurs », le combat commence.

Les témoins doivent apporter une attention plus soutenue, un coup d'œil plus prompt que dans les combats à l'épée, car la rapidité des coups est telle qu'un adversaire peut recevoir successivement et presque instantanément plusieurs blessures avant que l'ordre d'arrêter le combat ait été donné; les adversaires jouissent, en effet, d'une plus grande liberté de mouvements et peuvent avancer, rompre, évoluer autour l'un de l'autre, en toute liberté.

Nous donnons aujourd'hui différents clichés, qui représentent les péripéties d'un duel au sabre entre deux militaires dans la salle d'armes du régiment.

En première page, c'est la séparation d'un corps-à-corps. Les deux dragons, vêtus du pantalon de treillis et le torse nu jusqu'à la ceinture, se sont fendus ensemble. Les gardes de sabres se sont choquées, et le maître d'armes du régiment, toujours présent aux duels entre les hommes ou entre les officiers, arrête le combat au moyen de sa latte de bois.

Dans le corps de l'article, nous reproduisons une remise en garde, une attaque au bras et une double attaque simultanée à la jambe et à la tête.



(Phot. Boisdon.)

ATTAQUE AU BRAS.

En France, en dehors de l'armée, à notre époque, il y eut très peu de duels au sabre. Nous pouvons, cependant, citer celui de MM. de Saint-Victor et Asselin en 1881 (M. de Saint-Victor fut tué), ceux de MM. le

comte d'Hauterive et le comte de Lardet (celui-ci fut blessé au poignet), de MM. le comte Daramont et Alexandri (le comte a été blessé grièvement), de MM. le comte Breda et Eude (qui fut touché au flanc, puis à l'épaule).

Mais à l'étranger c'est le duel au sabre qui est le

(Phot. Boisdon.)

CORPS-A-CORPS.

plus fréquent; il est le plus généralement admis.

En Allemagne, en dehors du duel sérieux, dans lequel on a quelquefois à déplorer une mort d'homme, il existe le fameux duel au *schlæger*, autrement dit à la rapière allemande, qui se pratique entre étudiants.

Pour les motifs les plus futiles, quelquefois même sans motif, et pour la simple gloire, deux étudiants sont mis en présence dans la salle d'une brasserie quelconque. S'ils ne sont pas bardés de fer comme dans l'antiquité, c'est tout comme. Enveloppés dans une peau épaisse qui les recouvre depuis le cou jusqu'au bas des jambes, les yeux protégés par des lunettes en cuir, une casquette sur la tête, ils ne peuvent être atteints qu'à la figure, aux joues, au front, aux lèvres.

Toute balafre est un titre de gloire, et, après la blessure reçue, le blessé doit endurer, sans se plaindre, les agissements du médecin qui le recoud sous peine de se voir exclure de la société à laquelle il appartient.

Une de nos gravures représente l'un de ces duels. De chaque côté des combattants se trouvent les témoins, également bardés de peau, pour le cas où un coup de sabre s'égarerait vers eux, le sabre en main prêts à arrêter le combat dès qu'il sera nécessaire. De toutes parts les autres étudiants, séparés en deux camps, encouragent les champions de leurs clubs respectifs, tout en fumant leur pipe et en buvant leur chope de bière, pendant que le chronométreur prête attention à ce que le combat n'excède pas quinze minutes.

Quelquefois, en été, la lutte a lieu en plein air.

Ces duels, ces *mensour*, sont, en principe, prohibés par la police, qui en vérité les tolère. L'empereur d'Allemagne lui-même est loin d'en avoir horreur. Il prend quelquefois plaisir à y assister, est tout heureux de suivre le jeu rapide des épées, de considérer attentivement la façon de faire des duellistes, et s'intéresse à voir couler le sang, ou sauter un morceau de nez ou de joue. Exercice charmant en ce pays mais qui n'aurait chez nous aucun succès.

En Italie, pour tous les duels dont le motif est futile, on emploie le sabre. Pour les duels un peu plus sérieux c'est l'épée dont on fait usage; enfin, pour les duels qui nécessitent une solution grave, on se sert du pistolet, mais avec des conditions très dures.

C'est donc le duel au sabre qui est le plus employé. Une statistique récente dit que, dans la période de 1879 à 1889, sur 2759 duels qui eurent lieu en Italie, il y en eut 2489 au sabre.

En 1897, il y eut en tout 920 duels, dont 103 se sont terminés par des blessures graves.

Le plus récent, celui qui a fait le plus de bruit, fut celui entre M. Macola et le malheureux Cavallotti, qui fut tué d'un coup de pointe dans la bouche.

A ce propos, disons que, dans les duels au sabre, une question que les témoins ont dû résoudre avant la rencontre, est celle de savoir si les adversaires ont le droit de se servir de la pointe.

En Italie, surtout, cette prohibition existe dans un grand nombre de rencontres de cette nature, de même que les témoins peuvent interdire les coups à la tête.

En l'état, les adversaires doivent prendre garde de donner des coups d'estoc. Ils s'exposeraient à se voir traiter d'assassins.

Nous donnons quelques photographies du duel Cavallotti-Macola. Il fut motivé, on s'en souvient, par des polémiques de presse, et eut lieu devant une propriété particulière, aux portes de Rome.

La première des photographies représente la mise en garde. Les adversaires, en bras de chemises, la main protégée par le gant de sabre, sont mis en présence et les pointes sont croisées selon les principes par le directeur du combat. Les témoins, sérieux et attentifs, se tiennent de chaque côté, pendant que le docteur prépare sa trousse. M. Macola est à gauche. M. Cavallotti à droite. Dès le début, M. Macola, sur les attaques vives de M. Cavallotti, s'est contenté de tenir le bras tendu et, après quelques passes, M. Cavallotti en se fendant s'est littéralement enferré sur la pointe du sabre de son adversaire. C'est ce moment précis que représente notre seconde illustration.

La troisième nous montre la constatation de la blessure; M. Cavallotti tombe dans les bras de ses témoins, pendant que M. Macola, atterré de ce résultat, auquel il était loin de s'attendre, parait tout affolé.

Ausssitôt après la blessure reçue, M. Cavallotti fut transporté dans la villa, et, malgré les soins qui lui furent prodigués, expira au bout de quelques heures.

Le retentissement causé par ce duel fut immense. De tous côtés la nouvelle télégraphiée provoqua une quantité d'articles admiratifs sur l'homme politique éminent qu'était M. Cavallotti, et la polémique fut si vive en Italie qu'elle amena

UN DUEL D'ÉTUDIANTS EN ALLEMAGNE.

d'autres duels, qui, fort heureusement, n'eurent pas un résultat aussi tragique, ainsi que des poursuites contre M. Macola.

LOUIS PERRÉE.

Notre Salle des Dépêches

Nous avons le plaisir d'informer nos lecteurs que nous venons d'ouvrir, au **104 du boulevard Saint-Germain**, *une*

SALLE D'EXPOSITION

des originaux et des photographies publiés dans la Vie au grand air. *On y recevra également les abonnements, et les petites annonces, et on y trouvera tous les numéros déjà parus. Cette* **Salle d'Exposition**, *dans laquelle passent plus de 10000 personnes par jour, nous servira en outre à donner une série de conférences sportives avec projections lumineuses, et à organiser des expositions de sport d'une grande originalité.*

On y lira, enfin, chaque matin, les dernières nouvelles sportives du monde entier.

LA DIRECTION.

(Phot. Boisdon.)

LA MISE EN GARDE.

(Phot. Boisdon.)

LE COUP MORTEL.

(Phot. Boisdon.)

LA CONSTATATION DE LA BLESSURE.

LE DUEL MACOLA-CAVALOTTI

PHOTOGRAPHIES D'AMATEURS

Cependant que, par groupes, les Cook's touristes explorent mélancoliquement les environs de Paris, un objectif en bandouillère, un parapluie sous le bras, cherchant à prendre une vue de quelque site pittoresque, mais après maintes tentatives n'y pouvant réussir en raison du temps désespérant

(Phot. de M. le Vte de Maupeou.)

DANS LA VALLÉE DE MUNSTER (ALSACE).

dont nous gratifie ce « joli mois de mai », une foule composée d'amateurs, voire même de professionnels se pressait quotidiennement à la galerie des Champs-Élysées où se tenait l'exposition annuelle du Photo-Club.

Extrêmement intéressante, l'exposition internationale de ce cercle qui, bien que de fondation récente, est en pleine prospérité, grâce au zèle de son président, M. Maurice Bucquet.

Bien que la photographie se soit banalisée depuis quelques années, elle n'en est pas moins restée la distraction favorite d'un grand nombre de gens du monde. Certains mêmes obtiennent des résultats tout à fait remarquables. Pours'en rendre compte il suffit de visiter en détail les petits chefs-d'œuvre exposés aux Champs-Elysées.

L'*Étude en vert et brun* de M. Hennberg, un amateur autrichien, sur papier torchon, ainsi que le *Verger au printemps*, obtenus à l'aide d'un tirage chromolithographique mais directement par plusieurs impressions successives soigneusement repérées sur des couches de gomme bichromatée diversement colorées et superposées, attirent surtout les regards. Il est hors de doute que la photographie va prendre dans cette voie d'énormes développements et que, l'an prochain, les épreuves en couleurs domineront dans ce petit salon « à côté ».

Il convient de citer aussi : *Projet d'affiche*, de M. Robert Demachy ; une très belle étude de jeune fille, de Mme Binder Mestro ; *Une rue à Kairouan*, du baron de Bizi ; plusieurs études de M. Maurice Bremard, *Portraits d'enfants*, de Mme Combret de la Nux ; *Un coup de collier*, de M. Louis Dardonville ; *Solitude*, *Fraîcheur*, du marquis de Dampierre ; *Spahis dans les environs de Batna* et *Vallée de Munster (Alsace)*, du vicomte de Maupeou, qui est aussi un peintre de talent ; le *Matin au bois*, de M. Carle, de Mazibourg ; La *Tanima* de M. René Petit-Leroy ; *Coucher de soleil* et chaussée d'étang *Le matin*, du comte de Rochambeau ; *Une harde de cerfs en hiver*, du baron Albert de Rothschild ; *Effet de neige dans les Vosges*, de M. Georges Roy ; *sur la Saône* de M. E. de Saint-Senoch, etc.

Tous ces petits chefs-d'œuvre, exposés dans une longue salle rectangulaire qu'éclaire un haut plafond vitré, produisent, vus d'ensemble, un effet charmant. Bien entendu il en est quelques-uns de médiocre importance, mais, dans ce cas comme d'ailleurs à la galerie des machines, le cadre joue un rôle prépondérant. On sait, en effet, que beaucoup d'artistes cherchent à attirer l'attention du public par la dimension exceptionnelle de leurs toiles, ou bien encore par l'originalité du sujet qu'ils ont choisi. D'autres — et c'est là que je voulais en venir, — doués d'un talent relatif, se rabattent sur le cadre. C'est ainsi qu'on voit parfois des tableautins insignifiants encadrés avec un déploiement inusité de dorures.

Et pourtant il ne faut pas trop nous plaindre : les Anglais, qui en toutes choses veulent arriver bons premiers, détiennent le record du cadre. Au dernier salon de la Royal Academy, n'a-t-on pas vu les visiteurs s'arrêter principalement devant trois tableaux signés de noms totalement inconnus mais dont les cadres étaientd'une richesse... L'un était en argent rehaussé de pierreries, les deux autres en or massif ! Patience, notre tour viendra, nous sommes sur la voie.

(Phot. de Mme L. Binder-Mestro.)

ESSAI DE CHIENS : SANGLIER A L'EAU. — ÉQUIPAGE DE FRANCFORT AU MARQUIS DE L'AIGLE.

Pénétrons maintenant dans le laboratoire de quelques-unes de nos photograhwomen.

Voici d'abord la duchesse d'Uzès douairière, qui s'est spécialisée dans les vues sportives et surtout cynégétiques. Tous les habitués de Bonnelles l'ont vue suivant à cheval les laisser courre, avec derrière elle un piqueur portant un appareil photographique. Les instantanés qu'elle a saisis depuis plusieurs années forment une collection unique en son genre. Il en est deux surtout dont elle est fière à juste titre, ceux que nous reproduisons plus haut.

C'était au cours d'une de ces chasses toujours si intéressantes auxquelles la duchesse d'Uzès convie et ses amis de Paris et les officiers de la garnison de Rambouillet. Le cerf, poursuivi depuis près de deux heures, se trouve soudain cerné entre une rivière et un haut mur au pied duquel est une petite maisonnette. Au lieu de franchir la rivière, voilà que l'animal, toujours suivi par les chiens, pénètre dans la maisonnette, gravit les degrés

(Phot. de M. Louis Dardouville.)

UN COUP DE COLLIER.

d'un étroit escalier et apparait on ne sait trop comment sur le toit. Vous pensez si l'occasion était belle ! Sans perdre une seconde, la duchesse saute sur son appareil, et saisit cette scène sportive.

Ses deux filles, la duchesse de Luynes et la duchesse de Brissac font aussi de la photographie, mais avec moins d'ardeur que leur mère.

La comtesse de Lestrade, sans être passionnée, occupe, pendant ses longs séjours au château de Taner, la plus grande partie de ses loisirs à photographier ses hôtes. Néanmoins, elle ne se spécialise pas dans le portrait; les paysages, les chiens, etc., l'intéressent aussi beaucoup.

La baronne Gustave de Rothschild, qui a fait installer dans son hôtel de l'avenue Marigny une somptueuse galerie, se livre presque quotidiennement à des expériences très approfondies. Elle s'adonne surtout aux reproductions de tableaux par la photographie.

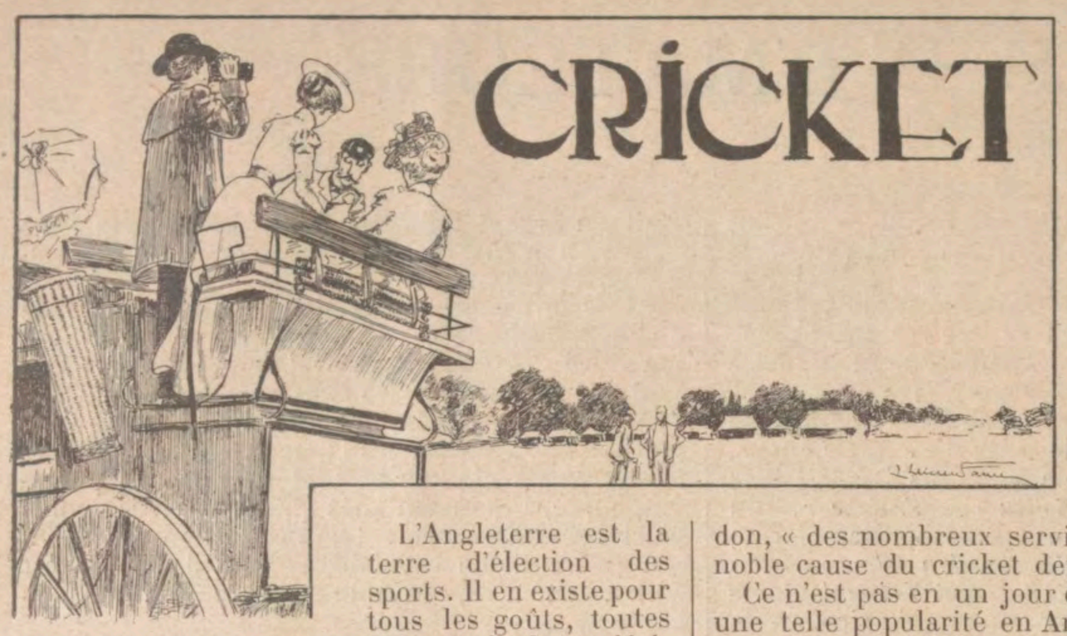
De même Mme Stern, les reproductions de vieilles gravures et d'objets d'art sont sa principale distraction.

Mme Binder-Mestro est une véritable artiste. Chaque année, les études qu'elle expose au Photo-Club sont très remarquées. C'est surtout l'été, dans sa belle propriété de Choisy-au-Bac où elle possède un laboratoire des mieux agencés, qu'elle se livre à ses expériences. Fidèle habituée des chasses Olry et de l'Aigle, elle a pris pendant la dernière saison, nombre de vues cynégétiques, qui grossissent encore les nombreux albums qu'elle est fière à juste titre de montrer à ses visiteurs.

La comtesse Vigier possède aussi tout un musée d'instantanés pris pendant les chasses du duc de Chartres.

A citer encore, parmi nos mondaines à la fois *professional beauties* et photographes : la comtesse du Bourg de Bozas, la baronne Sipière, comtesse de Gasquet, Mme Gaston Jollivet, Mme Porgès, Mme Waldeck-Rousseau, Mme Gillou, baronne de Fleury, la comtesse de Briche, la comtesse Raoul de Quélen, Mme Huguet, la comtesse de Lagardières, Mlle A. Bucquet, Mme R. Poinsignon, Mme Cécile Chatelain, etc.

RAOUL CHÉRON.



CRICKET

L'Angleterre est la terre d'élection des sports. Il en existe pour tous les goûts, toutes les fortunes et toutes les classes de la société. Sports d'été ou sports d'hiver, sports de plein air ou sports d'intérieur, sports violents ou sports calmes : on n'a que l'embarras du choix. Si multiples que soient les différentes branches sportives où s'exerce l'activité incessante qui porte la race anglo-saxonne à la pratique des jeux et exercices physiques, deux d'entre elles sont particulièrement en honneur. Le cricket en été, le football en hiver sont en effet par excellence les sports nationaux anglais.

Le cricket, qui nous occupe plus particulièrement aujourd'hui, est le sport d'été le plus populaire, non seulement parmi la jeunesse scolaire et universitaire, mais encore dans la grande masse du peuple tout entier. Dès sa plus tendre enfance le cadeau qui plaît le plus à un jeune Anglais est une batte de cricket; les jours de congé il s'y exerce avec acharnement. Au collège son ambition suprême est de faire partie des onze de l'équipe qui joue les matches interscolaires. Plus âgé il entre dans un club — ils sont légion dans les villes, le plus humble hameau, a le sien — et, parvenu à l'âge d'homme, marié, père de famille, commerçant, homme de loi, magistrat, officier et même clergymen il n'abandonne pas son sport favori. Quelquefois il s'y adonne avec un si bel acharnement qu'il se « professionnalise », c'est-à-dire que le cricket devient sa profession unique. Il y trouve gloire et profit.

Les noms des cricketers célèbres, amateurs ou professionnels, sont connus de tous. Leurs photographies en la tenue classique du jeu — pantalon blanc, chemise de flanelle blanche, ceinture et casquette aux couleurs de leurs clubs — et la batte à la main, figurent à Londres, aux vitrines de tous les marchands de photographies de Regent's Street ou du Strand côte à côte avec celles de la Reine, du Prince de Galles et des belles ladies de l'aristocratie. Car en la vieille Angleterre les nobles dames ne craignent pas de laisser mettre leur photographie en vente chez tous les libraires !

LE PRINCE RANJITSINHJI,
UN DES PREMIERS JOUEURS DE CRICKET.

Les appointements payés aux professionnels du cricket sont relativement très élevés. Attachés à un grand club, ils s'occupent de l'entretien du terrain et donnent des leçons aux membres. Ils ont pour le moins 5 à 6 000 francs de traitement fixe; ils touchent en outre des indemnités de déplacement et des « cachets » lorsqu'ils sont choisis pour faire partie de l'équipe de leur Comté. Les amateurs ne sont pas moins bien partagés. Un exemple : le Dr W. A. Grâce, qui est peut-être le gentlemen-cricketer le plus populaire de toute l'Angleterre, a reçu l'année dernière la somme de 100 000 francs — je dis bien cent mille francs — produit d'une souscription ouverte par tous les journaux tant sportifs que politiques sans distinction de parti, en reconnaissance, disait l'adresse qui accompagnait ce don, « des nombreux services qu'il a rendus à la noble cause du cricket depuis qu'il le pratique ».

Ce n'est pas en un jour que le cricket a atteint une telle popularité en Angleterre. L'histoire de ses origines et de ses transformations est matière de compacts volumes, bourrés de documents.

Bien souvent nous avons vu jouer des enfants au *quinet*. On sait en quoi consiste ce jeu. Un petit morceau de bois effilé aux deux extrémités est frappé sur l'une d'elles à l'aide d'une canne. Le choc le fait sauter en l'air, et, avant qu'il ne retombe, le joueur doit le frapper à nouveau de manière à l'envoyer au loin. C'est le principe très rudimentaire du cricket des Anglais et du base-ball, cet autre jeu national des Américains.

En 1344, un jeu — le *Club-ball* — est décrit par Strutt, dans un manuscrit qui existe à la *Bodleian Library* d'Oxford; c'est le plus ancien document connu sur les origines du cricket.

Le mot de cricket, orthographié *crickett*, figure pour la première fois dans un écrit de John Derrick, qui était coroner du comté de Surrey sous le règne d'Elisabeth. Dans ce mémoire, John Derick dit en effet :

« Lorsque j'étais un écolier à Guldeforde (Gilford) plusieurs de mes camarades et moi jouions au crickett et à d'autres jeux. »

En 1670 le chapelain du navire de guerre l'*Assistance*, qui était dans le port d'Antioche sur la côte d'Asie Mineure, écrit en Angleterre qu'une cinquantaine de matelots de son navire sont allés le 6 mai en la compagnie du consul à quelque distance de la ville chasser, pêcher et jouer au *krickett*.

Le plus vieux club de cricket connu est le Hambledon C. C. dans le Hampshire; il date de 1750 et s'est dissout en 1791.

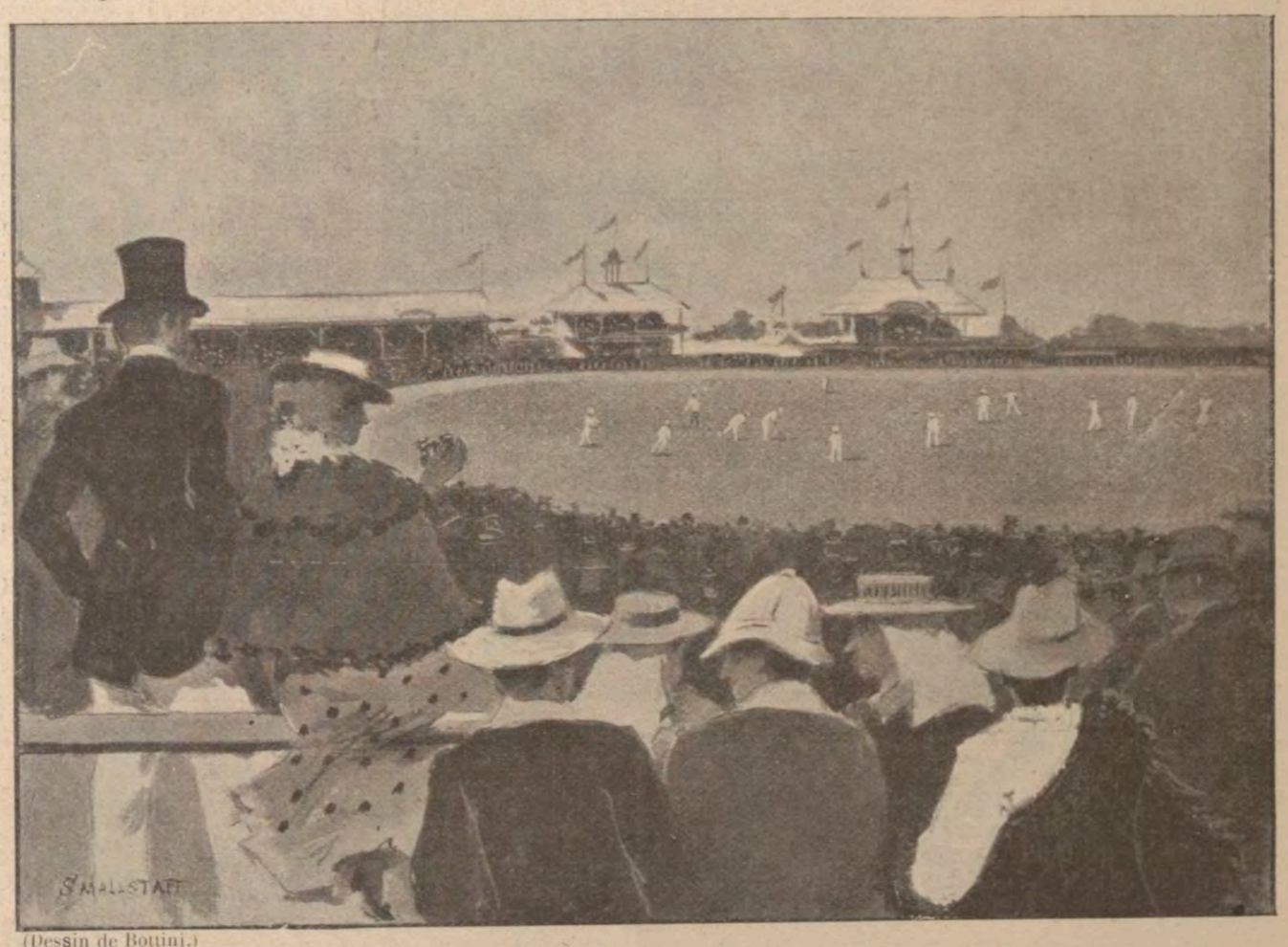
Les plus anciennes règles du jeu publiées sont de 1774; elles le furent par un comité qui se réunit spécialement le 25 février dans une auberge de Pall-Mall.

En 1779 un club nouveau — ils s'étaient déjà multipliés depuis la fondation du Hambledon C. C. — vit le jour à Londres, le White Conduit Cricket Club, et si nous le signalons c'est parce que le gardien de son terrain, qui était un excellent joueur, Thomas Lord, fut peu après amené à fonder le Marylebone C. C., à prendre un terrain qu'il fit aménager près de Saint-John's Wood. C'est le *Lord Grounds Cricket*, qui existe encore et qui partage avec un autre champ de cricket, *The Kennington Oval* (la propriété du Surrey C. C., fondé en 1844) le privilège de voir se disputer tous les grands matches qui se jouent à Londres.

LE LANCEUR.

A mesure que des clubs se formaient, les rencontres entre eux augmentaient, et bientôt on en vint à organiser des matches entre un club et les meilleurs joueurs anglais ou entre joueurs de deux comtés différents. En 1773 deux équipes, formées l'une par Sir Horace Mann et prise dans le comté de Kent et l'autre par Lord Tankerville et composée de joueurs du comté de Surrey, jouèrent entre elles un match pour un enjeu de 2 000 livres (50 000 francs) que cette dernière gagna. C'est le premier match entre comtés dont il soit fait mention. La même année le Hambledon C. C. disputait un match contre l'Angleterre c'est-à-dire contre tous les meilleurs joueurs anglais.

Le premier match entre amateurs et professionnels *Gentlemen* versus *Players* date de 1806; depuis 1819 il s'est régulièrement joué tous les ans. Le plus ancien des matches annuels entre les grandes écoles anglaises est celui d'Eton School contre Harrow Scholl, dont le premier fut disputé en 1815.



(Dessin de Bottini.)

UNE PARTIE DE CRICKET EN AUSTRALIE.

De nos jours, des équipes vont en Australie, aux Indes, au Canada; les frais de ces tournées s'élèvent à des sommes considérables. Cette année même une équipe représentant l'Angleterre est en Australie; le premier match qu'elle a joué et gagné, à Sidney, avait attiré 30 000 spectateurs, et la recette a dépassé 50 000 francs.

En France le cricket est à peine pratiqué sérieusement depuis deux ans, et les clubs qui s'y adonnent sont encore peu nombreux. Je ne vois à citer que :

L'Albion Cricket Club, le Standard Athletic Club, l'Union athlétique du 1er arrondissement, l'United Sports Club, le Havre Athletic Club, le Chantilly Cricket Club, l'Olympique et l'Union sportive parisienne. L'Union des sociétés françaises de Sports

LE Dr W. A. GRACE

athlétiques — qui gouverne en France tous les sports de plein air pratiqués par des amateurs, — à laquelle sont affiliés les clubs que je viens de citer, a créé un championnat de cricket. Disputé pour la première fois en 1897 il a été gagné par l'Albion Cricket Club, qui joue à Chantilly sur la pelouse du champ de courses.

Le cricket se joue entre deux équipes de onze joueurs chacune, commandées par l'un d'eux qui prend le titre de capitaine.

Au centre d'un terrain plat d'au moins deux hectares, et à une distance de 20 m. 5 centimètres — les règles françaises sont la traduction de celles anglaises, d'où ces mesures, — on place six piquets, trois d'un côté, trois de l'autre. Ces piquets ou *slumps* ont 69 centimètres de hauteur. Ils sont surmontés de deux barettes (*bails*), qui ne doivent pas avoir plus de 12 millimètres de saillie. L'ensemble des trois piquets constitue le guichet de *wicket*, dont la largeur totale est de 20 cent. 5 millimètres. Derrière un des guichets se place le batteur qui, armé d'une batte plate en bois au manche cordé, doit empêcher son guichet d'être renversé par la balle envoyée par le lanceur placé derrière l'autre guichet.

LE BATTEUR.

En défendant son guichet le batteur doit s'efforcer de lancer la balle avec sa batte le plus loin possible. S'il y réussit, il s'élance alors, court à l'autre guichet et revient au sien. Autant de voyages autant de points pour son camp. Pendant ce temps les joueurs du camp du lanceur s'efforcent de se saisir de la balle et, en se la lançant de l'un à l'autre, de frapper et de renverser le guichet du batteur pendant qu'il n'y stationne pas. S'ils y parviennent celui-ci est dit dehors et un autre joueur de son équipe prend sa place. Si un joueur reçoit de volée la balle renvoyée par le batteur ou si le lanceur touche et renverse le guichet du batteur sans que celui-ci puisse l'en empêcher, ce dernier est également mis dehors. Chaque lanceur a droit à cinq essais, c'est-à-dire peut lancer cinq balles contre chaque batteur. Lorsque tous les joueurs d'une équipe ont rempli l'emploi de batteur pendant que ceux de l'autre tenaient celui de lanceur, les rôles sont intervertis pour la seconde tournée ou *inning*.

DÉFENSE DU GUICHET.

Un match se joue en deux tournées. L'équipe qui, à son actif, a le plus grand nombre de points, est victorieuse.

Les détails du jeu étant très compliqués, nos lecteurs désireux de les étudier peuvent pour 0 fr. 50 se procurer à l'U. S. F. S. A., 229, rue Saint-Honoré, des règles fort bien traduites à l'usage des joueurs français.

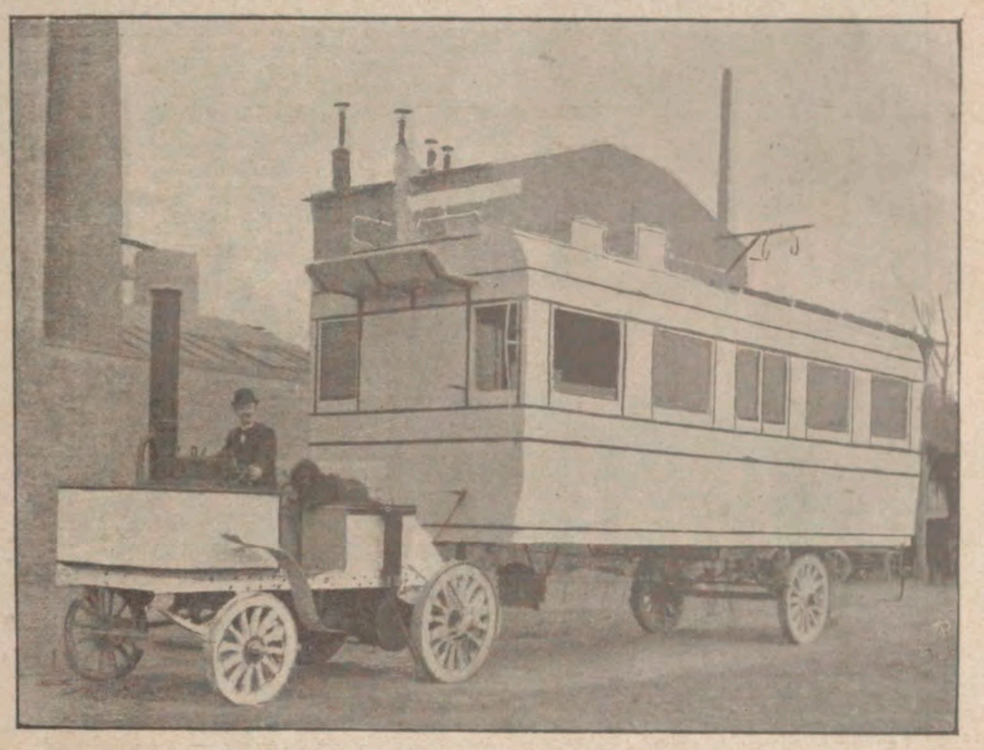
PAUL FIELD.

NOS ILLUSTRATIONS

UN ATHLÈTE CYCLISTE.

Il manquait au cyclisme son athlète ; il vient de le trouver en la personne de M. Pechenot. M. Pechenot, un lithographe auxerrois, est un hercule amateur, d'une adresse et d'une force remarquables. M. Pechenot soulève d'une seule main une haltère de 100 kilogrammes et la développe ensuite à bout de bras pour recevoir finalement dans cette position une surcharge de 40 kilogrammes. Outre cet exercice athlétique, plutôt rare, cet admirable hercule exécute sur sa bicyclette un tour qu'on peut à bon droit appeler un tour de force. Sur une étroite piste, réservée à ses exercices de poids, M. Pechenot en fait plusieurs fois le tour en tenant à bras tendu deux poids de 20 kilogrammes, ainsi que le représente notre illustration.

C'est là un exercice qui ne figure pas dans les courses ordinaires et que beaucoup d'amateurs certainement auraient peine à mettre en pratique. Et tout cela est fait avec une telle grâce que l'on serait tenté de croire tous ces énormes poids en carton si le bruit qu'ils produisent en tombant n'indiquait suffisamment de quelle « pâte » ils sont composés.



LA ROULOTTE AUTOMOBILE. (Voir p. 62.)

LE CHALLENGE D'ÉPÉE DE L'UNION DES SOCIÉTÉS FRANÇAISES DE SPORTS ATHLÉTIQUES.

L'U. S. F. S. A. vient de faire disputer pour la seconde fois son Challenge d'épée, par équipe de trois tireurs fournis par les clubs affiliés.

Le Challenge est un très beau vase artistique en étain, qui a été offert par M. Letainturier-Fradin.

Gagné l'année dernière par le Club des patineurs, l'Association vélocipédique d'amateurs en a été déclarée détentrice cette année.

Dans la villa de l'Automobile Club de France, sept sociétés s'étaient fait représenter :

L'Association vélocipédique d'amateurs, par MM. de Heredia, de Golstein, Perrée ; le Racing-Club de France, par MM. Lejeune, de Bernstein, Paul Breittmoyer ; le Club des patineurs, par MM. E. Laureau, Monestier, Michel ; le Tennis-Club Scién, par MM. Servant, Demmler, Carron ; le Stade français, par MM. Ferrand, Grenier, Michon ; le Cercle d'escrime des étudiants, par MM. Lauradour, Morel, Guérin ; la Société vélocipédique des Universités, par MM. Camet, Didier Nauts, Gourunches.

Elles se sont classées dans cet ordre, afin que trois poules eurent été tirées, qui réunissaient chacune un membre de chaque société dans l'ordre que nous indiquons plus haut.

Les poules ont été gagnées, par MM. Ferrand (2 touches), Grenier, de Glotstein et Monestier *ex æquo* (2 touches) ; Perrée (0 touche).

Le classement définitif s'obtenait en additionnant le nombre de coups reçus par tous les tireurs d'une même équipe.

Les jurés étaient MM. le baron La Gaze, président, Saudford, Thomeguex, comte de Gabriac, Lafourcade-Cortina, Eggly, Remi Lacroix, Berger, de Beaupré, Sloan, Piel, Gaucheron.

L'une de nos *illustrations* représente le Challenge entouré de tous les concurrents et de quelques-uns des jurés, l'autre donne les photographies des trois tireurs de l'équipe victorieuse.

(Phot. Beau.)

BOURRILLON.

DOMAIN.

Domain, Pascal de son petit nom, est un ex-berger provençal. Après avoir exercé la profession d'équilibriste, Domain se fit coureur vélocipédique. Il s'est signalé vers la fin de 1896. En 1897, il sortit alors du rang et gagna plusieurs courses au Vélodrome de la Seine. Coureur très habile, il vient de se classer derrière le trio Bourrillon-Morin-Jacquelin et de se révéler comme un de nos plus brillants sprinters. Dernièrement, au vélodrome du Parc des Princes, il s'est adjugé le prix Cassignard, prouvant que non seulement il possédait une excellente pointe

finale, mais encore une grande résistance au train.

PRÉVOT.

Prévot est un ancien amateur de l'U. A. I. Tourné professionnel, il se distingua en 1896 au vélodrome d'Hiver. Il passait alors avec Nieuport pour l'un des meilleurs coureurs de seconde série. Dans le match à trois avec Morin et Nieuport, Prévot gagna une manche par un tour d'avance.

En 1897, il monte à tandem avec Domain, et ils forment ensemble une équipe considérée alors comme imbattable. Seul Pasini-Tommaselli, leur sont peut-être supérieurs. Au Grand-Prix de Paris, ils gagnent la course de tandems, battant Protin-Fisher. Enfin Prévot vient de battre Morin et Parlby, au vélodrome du Parc des Princes, dans une course scratch.

(Phot. Chiesi.)

CHALLENGE DE L'U. S. F. S. A. DISPUTÉ DANS LA VILLA DE L'AUTOMOBILE-CLUB AU BOIS DE BOULOGNE. (Voir p. 61.)

UNE ROULOTTE AUTOMOBILE.

Ces temps derniers l'on pouvait voir rouler dans les allées du bois de Boulogne, et à bon train, s'il vous plaît — 12 ou 13 kilomètres à l'heure, — une immense roulotte de 12 mètres de long et de 3 à 4 mètres de haut, peinte en vert et remorquée par un tracteur de Dion de la modeste force de 30 chevaux. Inutile de décrire la stupéfaction des personnes qui se trouvaient sur le passage de cette maison roulante, qui réunit tous les avantages d'une maison ordinaire... mais qui se déplace plus commodément.

(Phot. Beau.)

PRÉVOT SUR SA BICYCLETTE *Raleigh* MUNIE DE PNEUS *Clincher*. (Voir p. 62.)

Elle se compose d'une cuisine, d'une salle à manger, de plusieurs chambres à coucher avec lits véritables et d'un salon. En un mot, rien ne manque à cette roulotte, tant dans les appartements que sur son impériale, où l'on a accès par un petit escalier. N'oublions pas non plus de mentionner une petite terrasse à l'italienne où l'on peut prendre l'air et voir le paysage le mieux du monde.

Enfin cette charmante roulotte, qui n'a pas été longue à trouver un riche acquéreur, peut marcher à une vitesse moyenne de 18 kilomètres à l'heure environ, et revient également à 0 fr. 25 le kilomètre. Comme prix de transport, cela n'a rien d'excessif, si l'on considère qu'on peut à son gré loger sur les boulevards, aux Champs-Élysées, ou au bord de la mer.

CHIENS SPORTIFS.

Le Nouveau Cirque nous offre, en ce moment, le spectacle de deux chiens sportifs. L'un d'eux pédale comme les perroquets dont nous avons donné le portrait dans notre numéro 1, et les deux autres jouent au foot-ball avec une satisfaction non dissimulée. Je ne vous assure pas que ces toutous footballers suivent au pied de la lettre les règlements de l'U. S. F. S. A., mais enfin, ils se renvoient très correctement le ballon avec leur tête, sans se servir des pattes un seul instant : c'est le foot-ball rugby !

A quand les chiens escrimeurs et les chiens boxeurs ?

UN ATHLÈTE CYCLISTE. (Voir p. 61.)

(Phot. Beau.)

DOMAIN SUR SA BICYCLETTE *Raleigh* MUNIE DE PNEUS *Clincher*. (Voir p. 61.)

Nous informons nos lecteurs et nos abonnés qui font de la photographie, que nous nous ferons un plaisir de publier leurs vues sportives, quand elles présenteront un intérêt pour les lecteurs de LA VIE AU GRAND AIR. Prière de nous envoyer les épreuves à plat, entre deux cartons.

Le sixième numéro de

LA VIE AU GRAND AIR

qui paraîtra le 15 Juin, contiendra un

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

Qui fera le sujet de notre **Concours n° 6**

(Phot. Chiesi.)

L'ÉQUIPE DE L'ASSOCIATION VÉLOCIPÉDIQUE D'AMATEURS, GAGNANTE DU CHALLENGE EN 1898. (Voir p. 61.)

M. LOUIS PERRÉE. M. LE COMTE DE GOLSTEIN. M. LUIS DE HÉRÉDIA.

CARTES CYCLISTES TARIDE Environs de Paris, 80 kil. *En vente partout.*

PATINS-BICYCLETTES pour touristes. Demandez le catalogue détaillé chez *Richard-Choubersky*, 18, rue du Quatre-Septembre. — **Cycles, accessoires, photographie.**

Les Gouttes Livoniennes GUÉRISSENT LES RHUMES, TOUX, BRONCHITES, etc.

Le Gérant : VICTOR VOINOT.

CORBEIL. Imprimerie ÉD. CRETÉ.